

Gide ou le grand frère

La guerre de 1914 a marqué dans la vie de Gide une rupture considérable : avec la religion, avec Madeleine, avec toute une partie de sa vie qu'il pouvait considérer, à quarante-cinq ans passés, comme une première partie révolue. Que ses relations personnelles en aient été modifiées, il suffit de penser à Ghéon pour le comprendre. Et que ses relations avec ses amis belges aient suivi le même cours, rien d'étonnant à cela. La période de la guerre correspond à la disparition de Verhaeren et de Beck, à la brouille avec Ruyters, et, la paix revenue, on voit se tarir les échanges avec Fontainas, avec Mockel, échanges qui avaient déjà commencé à se raréfier, au fur et à mesure que Gide se détachait de ses origines symbolistes.

L'étonnant est alors de constater que l'intérêt de Gide pour les Belges, loin de s'estomper, va au contraire se renouveler et se maintenir durablement. La période de la guerre, d'abord, l'enracine définitivement dans sa « famille belge » : installé « au Laugier », au domicile des Van Rysselberghe, il devient assez intime avec leur fille, Élisabeth, pour pouvoir lui proposer d'être le père de l'enfant qu'elle désire, et qui verra le jour en effet quelques années plus tard.

Ensuite, cette guerre fait des Belges ses premières victimes, et Gide va pouvoir alors mettre à leur service son besoin de dévouement. Ce faisant, il accomplit peut-être le premier pas vers la prise en compte des souffrances humaines et des réalités sociales, sur le chemin qui devait le conduire plus tard au Congo et en URSS. À ce titre, il est significatif de voir, parmi ses interlocuteurs de l'entre-deux guerres, un militant de la jeunesse nouvelle, chrétien révolutionnaire bientôt tenté par le fascisme, et un écrivain prolétarien, réchappé de la mine.

Enfin, nous l'avons dit, Gide a passé désormais le cap de la maturité ; par rapport à la Belgique dont il écoute les voix nouvelles, il est un aîné,

assuré d'un prestige grandissant, et en ce pays comme ailleurs, c'est un rôle de protecteur plus que de compagnon qu'il doit désormais assurer. En 1943 encore, alors qu'en France il est de bon ton de dénoncer l'influence néfaste de l'oeuvre de Gide, en Belgique, un Louis Carette ne peut s'empêcher, dans une longue analyse qui se veut critique, de manifester pour cette œuvre son admiration¹. Ce rôle commencé au Foyer Franco-Belge, il le continue de manière très concrète avec un Louis Gérin, et beaucoup plus tard, c'est d'abord le souvenir de son amitié pour Christian Beck qui va l'inciter à servir un peu de second père à la fille de celui-ci...

Mais c'est à l'aide de l'esprit et de l'art qu'il se porte le plus volontiers ; comme s'il se souvenait qu'en Belgique ses écrits avaient trouvé leurs premiers admirateurs, c'est en Belgique qu'il semble le plus attentif aux talents naissants. On connaît le soutien spectaculaire qu'il apporta aux œuvres d'Henri Michaux et de Georges Simenon, mais, alors qu'en France le surréalisme l'avait détourné du monde de la poésie, il sut connaître aussi et encourager les poètes Jean de Boschère, Robert Melot du Dy, Théo Léger, Paul Février... Avec le premier, qui faillit lui demander une préface, il parlait de politique ; du deuxième, il disait écouter les « chants avec une très attentive sympathie² » ; avec le troisième, il connut une sympathie immédiate, comme nous le voyons dans l'un des chapitres suivants ; au dernier, il écrivait ceci en mars 1948 :

« L'émotion que je ressens en lisant vos pages "Marginales" me fait comprendre que l'on n'est jamais blasé lorsqu'il s'agit de témoignages de sympathie. J'en reste assoiffé comme un gosse. Si vos réflexions sur mes Nourritures terrestres me paraissent si sages et si justes, est-ce seulement parce qu'elles sont louangeuses, je ne crois pas, ni céder ici à la complaisance³. »

En d'autres termes, pour Gide, la Belgique continuait d'être le pays d'accueil qu'il avait été plus de cinquante ans auparavant, pays pour lui sans paysage, presque sans villes, constitué surtout d'hommes, changeant comme eux, et donc à découvrir sans cesse...

P. M.

1. V. Louis Carette (alias Félicien Marceau), *Naissance de Minerve* (Bruxelles : Éd. du Houblon, 1943).

2. Lettre de Gide à R. Mélot du Dy, 14 décembre [1924], in *Présence d'André Gide* (Bruxelles, 1970), p. 95.

3. Lettre de Gide à Paul Février, Paris, 19 mars 1948, inédite. *Marginales* est le titre de la revue que dirigeait Paul Février à Bruxelles.